

πῦρ (ἥπιον ὄν, μέγ' [ἀραιὸν] ἐλαφρόν, ἔωντῷ πάντοσε ταῦτόν) and νύκτ' ἀδαῆ, πυκνὸν δέμας ἐμβριθές τε (κάκεῖνο κατ' αὐτό / τάντια). When Parmenides says (fr. 9, 3–4): πᾶν πλέον ἐστὶν ὅμοι φάεος καὶ πυκνὸς ἀφάντου / ἵσων ἀμφοτέρων (Diels-Kranz “die beide gleich[-gewichtig]”), ἐπεὶ οὐδετέρῳ μέτα μηδέν, it is not clear whether he is still speaking in the popular voice (cf. fr. 8, 51: δόξαι βροτείαι) or now in his own, but whether the view is being rejected or not, the passages show that the concept of night as having density and weight had survived long after Homer.

Let us remember when we translate Homer that night was to him something real, formidable and substantial, which comes to cover the earth as day departs.

## A propos du grec ἥλεκτρον “ambre” et “or blanc”

Par L. DEROUET et R. HALLEUX, Liège

Un récent article de Martin S. Ruipérez dans les *Mélanges Pierre Chantraine*<sup>1)</sup> a ramené l’attention sur l’étymologie d’ἥλεκτρον. On sait que les hellénistes s’accordent généralement à réunir dans une même famille ἥλεκτρον<sup>2)</sup>), ἥλεκτρα, ἥλεκτωρ et ἥλεκτρις. Mais si le rapprochement formel est clair et incontesté, l’accord, en revanche, n’est pas réalisé sur une étymologie apte à expliquer véritablement la divergence des sens. L’explication traditionnelle<sup>3)</sup> est simpliste :

<sup>1)</sup> Paris, 1972, p. 231–241.

<sup>2)</sup> C’est la forme habituelle, mais on trouve aussi quelquefois, au sens d’“or blanc”, une forme masculine ἥλεκτρος, créée sans doute par analogie des autres noms de métaux, qui sont généralement masculins en grec (cf. E. Schwyzer et A. Debrunner, *Griechische Grammatik*, II, München, 1950, p. 34, n. 4). P. Buttmann, *Über das Elektron*, dans *Abhandl. der Preuß. Akad. der Wiss. [APAW]*, 1818–19, p. 46, note, a émis l’hypothèse que ἥλεκτρον aurait été le nom de l’ambre et ἥλεκτρος celui de l’or blanc. Il a été suivi par R. Lepsius (*Die Metalle in den ägyptischen Inschriften*, dans *APAW*, 1871, 1, p. 129 sq., tr. fr. par W. Berend, *Les métaux dans les inscriptions égyptiennes*, Paris, 1877, p. 69) et par W. Helbig (*L'épopée homérique expliquée par les monuments*, tr. fr. par F. Trawinski, Paris, 1894, p. 134). Mais cette hypothèse est contredite par les textes.

<sup>3)</sup> Elle remonte à l’Antiquité. Cf. Hesychios s.v. ἥλεκτωρ· δὲ ἥλιος ἐπιθετικῶς· ἦτοι δὲ λαμπρὸς παρὰ τὴν τοῦ ἥλεκτρου οὐσίαν, περὶ οὗ φησιν· χρυσοῦ τοῦ ἥλεκτρου τε (*Od.*, IV, 73). — Eustathe, *Ad Il.*, VI, 513: Ἡλέκτωρ δὲ ἀντὶ

considérant qu’ήλεκτρωρ désignait le soleil, on l’a traduit par “brillant” et on a associé la même notion à ήλεκτρον, ce qui est parfait pour l’“or blanc”, mais surprenant pour l’“ambre”, sur la nature et l’aspect duquel nous reviendrons dans la suite. Cette apparente solution du problème sémantique ne mène d’ailleurs pas plus loin. Elle ne découvre pas d’autres rapprochements qui fonderaient l’hypothèse d’un radical ήλεκ- ou ήλεγ- “éclat, clarté, lumière”. C’est pourquoi les plus prudents des étymologistes préfèrent considérer l’origine comme inconnue<sup>4)</sup>.

C’est d’ailleurs cette aporie qui est à l’origine de l’article de M. Rupérez. La difficulté, souligne-t-il d’emblée, c’est le sens de “brillant” attribué à ήλεκτρωρ. Ce vieux mot n’a-t-il pas été mal compris par des aèdes relativement tardifs qui le remployaient? On sait qu’ήλεκτρωρ est attesté deux fois dans l’*Iliade* comme une dénomination du soleil. En XIX, 398, Achille, armé de pied en cap, apparaît tel

---

τοῦ Ἡλίου ὡς δὲ Ἀπίσιν φησίν· δὲ λάμπων ὡς ηλεκτρον. — *Etymologicum Magnum*, p. 425, 31, s.v. Ἡλέκτρωρ· δὲ ἥλιος· οὐδὲν κοιμᾶται ἀστὶ εἰλούμενος. ἀλέκτρωρ δὲ ἀνεύ λέκτρων ἄν [...] ἔνιοι δὲ ἀπὸ τῆς λαμπρότητος τοῦ ηλεκτρον, ἐξ οὗ λαμπρός. — Pline l’Ancien, *Hist. Nat.* 37, 31: *electrum appellatum quoniam sol vocatus sit Elector*. — Isidore de Séville, *Orig.*, XVI, 24: *electrum vocatum quod ad radium solis clarissimum auro argentoque reuceat; sol enim a poetis Elector vocatur*.

<sup>4)</sup> É. Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, 4<sup>e</sup> éd., Heidelberg, 1950, p. 319, s.v. ἐλέκτρωρ, n’a trouvé aucune étymologie acceptable; c’est aussi l’avis de P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, II, Paris, 1970, p. 409, s.v. ηλέκτρωρ; “unerklärt” conclut de son côté H. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, II, Heidelberg, 1960, p. 629, s.v. ηλέκτρωρ. Rappelons brièvement ici les hypothèses étymologiques antérieures: P. Buttmann, *Ueber das Elektron*, dans *APAW*, 1818–1819, p. 52–55 (rattache ηλεκτρον à ἐλκειν); A. Pott, *Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, I, Lemgo, 1831, p. 237 (part d’une racine \*rag- “briller”); F. Beckmann, *Ursprung und Bedeutung des Bernsteinamens Elektron*, Braunschweig, 1859, p. 38 (rapproche ἀλέξω “repousser”); M. Scheins, *De electro veterum metallico*, thèse Berlin, 1871, p. 7–9 (rapproche λύχνος, λευκός, λεύσσω); P. Persson, *Studien zur Lehre von der Wurzelerweiterung und Wurzelvariation*, Uppsala, 1891, p. 240 (rapproche v.h.a. elō, elawer “jaune”); G. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5<sup>e</sup> éd., Leipzig, 1879, p. 137 (rapproche skr. arc- “briller”); A. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indog. Sprachen*, 4<sup>e</sup> éd., Göttingen, 1891, I p. 133, 552, II p. 55 s. (rattache à une racine \*wlg). Ajoutons que le mot a été supposé sémitique par S. Bochart (*Hierozöicon*, 3<sup>e</sup> éd., Leyde, 1695, II, p. 689), carien par U. von Wilamowitz-Moellendorf (*Der Glaube der Hellenen*, I, Berlin, 1931, p. 255) et liguro-lépontique par J. Whatmough (*Class. Phil.*, 54, 1959, p. 190).

que le soleil (*ῶστ’ ἡλέκτωρ*)<sup>5)</sup> et, en VI, 513, la même comparaison sert à décrire Pâris. M. Ruipérez propose de rendre *ἡλέκτωρ* dans ces passages par “ambre”, comme s’il équivalait simplement à *ἥλεκτρον*. Selon lui, la couleur de l’ambre serait pareille à celle du bronze des armes mycénien. Dès lors, *ἡλέκτωρ* et *ἥλεκτρον* signifiant l’un et l’autre “ambre”, la recherche étymologique se trouve simplifiée. Compte tenu des vertus apotropaïques de l’ambre, on peut rattacher sans peine les deux noms à la famille de *ἀλκί*, *ἀλκή*, *ἀλκαρ*, *ἀλκτήρ*, *ἀλέξειν*, *ἀλαλκεῖν*, *ἀλέκτωρ* etc. (thème I \**θ₂el-k-*, thème II \**θ₂l-ek-*), dont la signification fondamentale est “repousser, défendre, protéger”. Sans doute la longueur du *ā-* (*ἡ-*) initial fait un peu de difficulté, mais il existe d’autres exemples de pareils allongements (*ἥλακάτη*, *ἥπειρος* etc.).

A vrai dire, ce n’est pas dans la phonétique que réside la faiblesse de l’argumentation de M. Ruipérez, mais bien dans la manière d’interpréter la comparaison homérique. Si Achille et Pâris, tout couverts de bronze, sont pareils au soleil, c’est à cause du scintillement des pièces de métal poli. Or, l’ambre est jaune clair quand il n’est pas patiné, et il devient fréquemment rougeâtre avec le temps. Mais il n’est pas brillant et ce n’est assurément pas la matière idéale pour évoquer le soleil de la Grèce. On sait qu’on a souvent tablé sur la couleur de l’ambre pour expliquer qu’*ἥλεκτρον* a servi aussi à désigner l’or blanc. Mais il faut beaucoup de bonne volonté pour admettre une similitude des couleurs<sup>6)</sup>. Manifestement, on ne peut croire que les anciens Grecs auraient confondu les couleurs de l’ambre, du bronze et de l’or blanc.

Ce n’est pas de ce côté qu’il faut chercher le point commun qui rapproche *ἡλέκτωρ* et *ἥλεκτρον*. En somme, le vieux préjugé qui a fait chercher l’explication dans le domaine visuel, est à rejeter et il faut tâcher de rapprocher autrement les deux termes. A vrai dire, la simple analyse des mots suggère immédiatement une autre hypothèse, celle d’une similitude fonctionnelle. Il est clair, en effet, qu’*ἥλεκτρον* est un nom d’instrument en *-τρον*, comme *βλῆτρον* “cheville”, *κέντρον* “aiguillon”, *λέκτρον* “lit”, *τέρετρον* “tarière”,

<sup>5)</sup> Même expression dans l'*Hymne homérique à Apollon*, 369. Cf. *ὑπερίων* *ἥλιος* et *ἥλιος ὑπερίων* dans plusieurs passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Les emplois poétiques ultérieurs d’*ἥλέκτωρ* pour désigner le soleil peuvent procéder du modèle homérique.

<sup>6)</sup> A moins de supposer sans preuve, comme le faisait M. Scheins (*De electro veterum metallico*, thèse de Berlin, 1871, p. 13), qu’*ἥλεκτρον* aurait aussi signifié l’or.

*μέτρον* “mesure”, etc. Par leur suffixe, ces noms d’instruments correspondent aux noms d’agents en *-τωρ* et en *-τηρ*. Dès Homère, il existe d’ailleurs aussi, quoique moins fréquents, des noms d’agents masculins en *-τρός*, comme *δαιτρός* “découpeur” et *ἰατρός* “médecin”, ainsi que des noms d’instruments féminins en *-τρά (-τρη)* comme *φαρέτρα* “carquois” et *καλύπτρη* “coiffe, voile”.

Pierre Chantraine, qui a consacré, dans sa *Formation des noms en grec ancien* (p. 330–334), un chapitre à cette sorte de dérivés, y fait une place à *ἤλεκτρον*, mais il écrit prudemment (p. 331): “*ἤλεκτρον* ‘alliage d’or et d’argent’ et surtout ‘ambre’, se rattache à *ἥλεκτωρ*, quelle que soit l’étymologie de ce mot.” Nous pensons que cette étymologie, qui est dès lors celle du thème *ἥλεκ-* ou *ἥλεγ-*, devrait se dégager des utilisations antiques de l’ambre et de l’or blanc. Examinons donc d’abord, particulièrement du point de vue technique, ce que l’on sait de ces deux matières dans l’Antiquité.

L’ambre est une résine fossile provenant de conifères de la période oligocène. Il se trouve en Sicile, mais surtout en Europe septentrionale, sous la forme de morceaux jaunes ou rougeâtres, plus ou moins transparents, durs et cassants, contenant souvent des insectes fossilisés eux aussi<sup>7</sup>). A l’âge du bronze, il était répandu dans toute l’Europe. L’ambre baltique a alors atteint la région égéenne en suivant des routes commerciales qui ont été étudiées par l’archéologie préhistorique<sup>8</sup>). Encore rare dans les sites minoens, on le trouve assez abondamment dans plusieurs sites de l’époque mycénienne (Mycènes, Tirynthe et surtout Kakovatos), principalement sous la forme de grains de colliers, de globules ou de sphères aplatis à perforation centrale<sup>9</sup>).

<sup>7)</sup> A. Laming-Lemperaire, art. *ambre*, dans *Dictionnaire archéologique des techniques*, t. I, Paris, 1963, p. 42–43.

<sup>8)</sup> J. G. D. Clark, *L’Europe préhistorique. Les fondements de son économie*, Paris, 1955, p. 388–392; M. Gimbutas, *Bronze Age Cultures in Central and Eastern Europe*, La Haye, 1965, p. 47, 48, 88.

<sup>9)</sup> C. W. Beck, *Analysis and provenience of Minoan and Mycenaean amber I*, dans *Greek, Roman and Byzantine Studies* [GRBS], 7 (1966), p. 191–211 (Chora); C. W. Beck, G. C. Southard et A. B. Adams, *id. II Tiryns*, dans *GRBS*, 9 (1968), p. 5–19; C. W. Beck, C. A. Fellows et A. B. Adams, *id. III Kakovatos*, dans *GRBS*, 11 (1970), p. 5–22; C. W. Beck, G. C. Southard, *The Provenience of Mycenaean amber*, dans *Atti e memorie del 1° Congresso internazionale di micenologia*, I, Rome, 1968, p. 58–63. Sur la notion d’ambre baltique, voir C. W. Beck, *Bemerkungen zur infrarotspektroskopischen Herkunftbestimmung von Bernstein*, dans *Jahrbuch des römisch-germanischen Zentral-Museums* [JRGZM], 13 (1966), p. 292–295; D. Ankner, *Zur naturwissenschaftlichen Begründung des Begriffes der Bernsteinstraßen*, dans *JRGZM*, 13 (1966), p. 296–301.

Une telle aire de dispersion de l'ambre sur tout le continent européen invite à penser qu'il n'était pas seulement un simple article de troc, mais un véritable moyen d'échange, jouant le rôle de "pré-monnaie" comme le sel, certaines pierres, des coquillages et, plus récemment, les fourrures dans la baie d'Hudson<sup>10)</sup>.

Si l'ambre se raréfie après la période mycénienne<sup>11)</sup>, on retrouve sa trace, tout au moins dans les textes, dès l'époque archaïque et jusqu'à la fin de l'Antiquité. C'est le sens le plus fréquent du grec ἥλεκτρον et de son emprunt latin *electrum*, bien que le latin emploie aussi, pour désigner l'ambre, *sucinum*<sup>12)</sup> et plus rarement *glaesum*<sup>13)</sup> et *ligurium*<sup>14)</sup>. On peut traduire avec certitude ἥλεκτρον et *electrum* par "ambre" dans tous les textes qui en décrivent les vertus magnétiques<sup>15)</sup>, l'aspect de résine fossilisée<sup>16)</sup>, le parfum<sup>17)</sup>, l'origine nordique<sup>18)</sup>, aussi dans tous les textes qui font référence à une

<sup>10)</sup> Sur les monnaies primitives, voir P. Einzig, *Primitive money in its ethnological, historical and economic aspects*, London, 1949.

<sup>11)</sup> C. W. Beck, dans *GRBS*, 7 (1966), p. 203.

<sup>12)</sup> Pline, III, 152, *sucinum quod illi (sc. Graeci) electrum vocant*; Apulée, *Métamorphoses*, II, 19; Isidore, XVI, 8, 6. Passé en grec chez Artémidore, II, 5; Aetios, II, 35; *Geponica*, XV, 1, 29.

<sup>13)</sup> Nom german pour *sucinum*: Pline, *Hist. Nat.*, IV, 103; Tacite, *Germanie*, 45. Cfr. O. Schrader, A. Nehring, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, I, Berlin, 1917–1923, p. 97.

<sup>14)</sup> Cette appellation d'"ambre ligure" a été transposée en grec sous les formes λυγγούριον, λυγκούριον, λυγγούριον et λυγκούριον. La dernière nous révèle une étymologie populaire qui en faisait de l'"urine de lynx". Cf. Théophraste, *Lap.*, 28 et A. Grenier, *Bologne villanovienne et étrusque*, Paris, 1912, p. 302 et n. 1.

<sup>15)</sup> Toutes les occurrences de cette première catégorie sont réunies dans J. M. Riddle, *Amber. An historical-etymological problem*, dans M. F. Gyles et E. W. Davis, *Laudatores temporis acti. Studies in Memory of W. E. Caldwell*, Chapel Hill, North Carolina U.P., 1964 (= *The James Sprunt studies in history and political science*, 46), p. 110–120. — Pour les propriétés magnétiques de l'ambre, Thalès, 11 A 1; 11 A 3; Démocrite, 68 A 165; Hippas, 85 B 7; Platon, *Timée*, 80C; Pseudo-Timée de Locres, XII, 102A; Aristote, *De anima*, 405a 19; Théophraste, *De lapidibus*, 16; 28; 39; *Histoire des plantes*, IX, 18, 2; Strabon, XV, 1, 38, p. 703; Plutarque, *Quæst. plat.*, 7, p. 1005C; Alexandre d'Aphrodise, *Problèmes*, p. 4, 1. 21 Ideler. — C'est l'origine de *vis electrica*, introduit en 1600 par William Gilbert.

<sup>16)</sup> Ctésias chez Photios, *Bibliothèque*, 47 B 9. Cf. Pline, XXXVII, 39; Aristote, *Météorologiques*, IV, 10, p. 388 B 19; Virgile, *Bucoliques*, VIII, 54; *Ciris*, 433–434; Dioscoride, I, 83; Denys le Périégète, 292–293.

<sup>17)</sup> Dioscoride, I, 83; Galien, XIII, 86; Oribase, *Synopsis*, III, 104.

<sup>18)</sup> Hérodote, III, 115; Diodore, V, 23; Ps. Aristote, *Mir. Ausc.*, 81, p. 836 A 24; Strabon, V, I, 9, p. 215; Pline, IV, 103; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 504–506; Pline, XXXVII, 32–33; Denys le Périégète,

couleur “ambrée”<sup>19)</sup>, et dans ceux qui mettent l’*ηλεκτρον* en rapport avec la légende des soeurs de Phaéthon. Comme celui-ci s’était écrasé au sol quelque part dans le Nord-Ouest, ses soeurs, les Héliades, transformées en peupliers, le pleuraient sur la rive du fleuve Eridan et leur père le Soleil transformait leurs larmes en ambre<sup>20)</sup>. Ce point de la légende est connu depuis Hésiode, premier garant sûr pour ce sens d’*ηλεκτρον*<sup>21)</sup>.

Tous les textes grecs qui citent l’ambre sous le nom d’*ηλεκτρον* ne font pas mention de l’autre sens du mot. Seul, Pausanias (V, 12, 17), parlant d’une statue d’Auguste à Olympie, a cru devoir signaler que le mot signifie aussi un alliage d’or et d’argent<sup>22)</sup>. Quelques auteurs relativement tardifs emploient l’expression *τὸ καλούμενον ηλεκτρον* pour indiquer que l’appellation leur paraît abusive, étonnante, inexplicable, mais qu’elle est reçue et traditionnelle<sup>23)</sup>. Peut-être est-ce parce qu’ils connaissaient l’autre sens du mot.

292, 293, 317; Étienne de Byzance, s.v. *Ηλεκτρίδες νῆσοι*; Eustathe, *Ad Dion.*, 288, p. 267M.

<sup>19)</sup> Xénophon, *Anabase*, II, 3, 15 = Athénée, XIV, 651B; Hippocrate, *Des épidémies*, IV, 38, t. V, p. 180 Littré (mais voir Érotien, p. 206, s.v. *ηλεκτρώδης*); Philostrate, *Vie d’Apollonios*, I, 21.

<sup>20)</sup> Euripide, frg. 601 Nauck; *Hippolyte*, 735–741; Ps. Aristote, *Mir.*, 81, 836A 24; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 603–606; Polybe, II, 16, 13; Diodore, V, 23; Pline, XXXVII, 31; Denys le Périégète, 292–293; Quintus de Smyrne, V, 625–630; Ovide, *Métamorphoses*, II, 364–365; Claudio, VII, 124–125; XII, 14; XL, 11; Nonnos, *Dionysiaques*, XXIII, 92–93; Isidore, XVI, 8, 6; Tzetzes, *Histoires*, IV, 381–382; 689–690; Eustathe, *Ad Dion.*, 288, p. 267M.

<sup>21)</sup> Hésiode, frg. 150 Merkelbach-West, v. 23–24:

*παρ' Ἡριδανοῖο βα[θυρ]ρ[ό]ου αἰπά φέεθρα  
] πρ [...] ηλέκτροιο.*

Il y a une allusion à la même légende dans le fragment non textuel 199 (220) Rzach = 311 Merkelbach-West = Hygin, *Fables*, 154 et Lactance Placide, *Narratio fab. Ovid. Met.*, II, 2–3, p. 638, 7–10 Magnus.

<sup>22)</sup> Pausanias, V, 12, 7: *τὸ δὲ ηλεκτρον τοῦτο, οὗ τῷ Αὐγούστῳ πεποίηται τὴν εἰκόνα, ὃσον μὲν αὐτόματον ἐν τοῦ Ἡριδανοῦ ταῖς ψάμμοις ενδίσκεται, σπαίζεται τὰ μάλιστα καὶ ἀνθρώπῳ τίμιον πολλῶν ἔνεκα, τὸ δὲ ἄλλο ηλεκτρον ἀναμεμιγμένος ἐστὶν ἀργύρῳ χρωστός.* “Cet électrum dont ils ont fait faire une statue à Auguste, est un produit naturel qui se trouve dans les sables de l’Éridan. Il est extrêmement rare et les hommes l’apprécient à plus d’un égard. L’autre électrum est un alliage d’or et d’argent.”

<sup>23)</sup> Ps. Aristote, *Mir.*, 85; Dioscoride, I, 83; Alexandre d’Aphrodise, *Problèmes*, p. 4, l. 21, Ideler. — Cf. Hérodote, VI, 61 (*ἐν τῇ Θεράπνῃ καλεομένῃ*); Platon, *Phédon*, 86d (*ἐν τῷ καλονυμένῳ θανάτῳ*); Xénophon, *Cyropédie*, II, 1, 9 (*οἱ τῶν ὁμότιμοι καλούμενοι*).

Ce second sens, “alliage d’or et d’argent” (soit naturel, soit artificiel), est bien moins répandu dans les textes. On sait que l’or natif est toujours argentifère dans des proportions variables. Quand le taux d’argent dépasse 20 ou 25%, les anciens et, à leur suite, les archéologues modernes lui donnent le nom d’*electrum*<sup>24)</sup>. C’est un alliage brillant, dont la couleur va du jaune très pâle au blanc jaunâtre. Tant que l’affinage de l’or natif ne fut pas connu — et il ne le fut qu’au VIe s. av. J.-C. — l’électrum fut employé tel quel, et sa couleur pâle était habilement exploitée par les orfèvres en contraste avec celle, plus rouge, de l’or proprement dit.

Il en fut ainsi pendant tout l’âge du bronze, tant à Troie II<sup>25)</sup> qu’à Mycènes<sup>26)</sup>). En fait, l’électrum n’est pas une matière franchement distincte. On pouvait aisément le confondre avec l’or ou, comme en Égypte, avec l’argent<sup>27)</sup>. Quand l’affinage de l’or fut connu, on a continué de produire, dans des buts décoratifs, techniques et monétaires, des alliages où l’argent entrait à des titres variables.

La plus ancienne attestation sûre d’*ηλεκτρον* dans ce sens d’alliage est chez Sophocle, *Antigone*, 1037–1038 :

κερδαίνετ’ ἐμπολᾶτε τὸν πρὸς Σάρδεων  
ηλεκτρον, εἰ βούλεσθε, καὶ τὸν Ἰνδικὸν  
χρυσόν.

“Enrichissez-vous ; trafiquez l’électrum de Sardes, si vous voulez, et l’or indien.”

La Lydie, principal producteur d’or à l’époque archaïque, tirait des *placers* du Pactole et des filons du Tmolos un alliage blanc à 70% Au et 30% Ag.<sup>28)</sup>. Cet “or blanc”, comme l’appelle notamment

<sup>24)</sup> Pline, XXXIII, 80. Cf. T.A. Rickard, *Man and metals*; tr. fr. par V. Laparra, *L’homme et les métaux*, Paris, 1938, p. 43.

<sup>25)</sup> W. Dörpfeld, *Troja und Ilion*, t. I. Athènes, 1902, p. 331, n° 26 et fig. 280A (gobelet); 331 et fig. 280B (gobelet); 332 n° 6 (bracelets); n° 11 (barrette); 333, n° 15 (anneau d’oreille orné d’argent); 333, n° 16 (pendentif orné d’argent et d’or); 339, n° 10, fig. 303B et G (perles et petits ornements); 341, n° 7 (anneaux pour cheveux); 341 (sans numéro – anneaux); 341, n° 4 et fig. 290B (épingle).

<sup>26)</sup> G. Karo, *Die Schachtgräber von Mykenai*, t. I, München, 1933, p. 49, n° 37 et pl. XVII; p. 94, n° 390, pl. CXII–CXIII, fig. 348; p. 229; p. 310–312; G. Mylonas, *Mycenae and the Mycenaean Age*, Princeton, 1966, p. 102; 192–194.

<sup>27)</sup> A. Lucas, *Silver in ancient times*, dans *Journal of Egyptian Archaeology* [JEA], 14 (1928), p. 313–319.

<sup>28)</sup> C. Roebuck, *Ionian trade and colonization*, New York, 1959, p. 87–88.

Hérodote (I, 50), répandu dans le commerce lydien, fut utilisé par les premiers Mermnades et par des villes d'Ionie pour fabriquer des pastilles, des sortes de menus lingots, portant une marque et qui sont les véritables ancêtres de la monnaie<sup>29)</sup>). Hormis ce texte de Sophocle, les autres documents grecs où *ηλεκτρον* signifie clairement “or blanc”, sont peu nombreux: on en trouve des mentions chez Callimaque<sup>30)</sup>, Strabon<sup>31)</sup>, Pausanias<sup>32)</sup>, Julien<sup>33)</sup>, Théodore<sup>34)</sup>, un pseudo-Denys l'Aréopagite<sup>35)</sup>, et chez les lexicographes, qui connaissent bien entendu les deux sens et tentent d'établir un rapport entre eux<sup>36)</sup>.

En latin, *electrum* au sens d'alliage est attesté depuis Pline<sup>37)</sup>. Dès lors, les deux sens sont pareillement fréquents. L'alliage de deux natures en une seule constitue un bel exemple pour les juristes<sup>38)</sup> et pour les théologiens chrétiens<sup>39)</sup>. Chez certains auteurs

<sup>29)</sup> Sur ce sujet, voir le récent article de M.S. Balmuth, *Remarks on the appearance of earliest coins*, dans *Studies presented to G.M.A. Hanfmann*, Mainz, 1971, p. 1-7.

<sup>30)</sup> Callimaque, *Aetia*, III, frg. 75, v. 30-31 Pfeiffer.

<sup>31)</sup> Strabon, III, 2, 8, p. 146 (scorie après purification de l'or argentifère).

<sup>32)</sup> Pausanias, V, 12, 7 (cf. supra). Très vraisemblablement aussi chez Lucien, *Histoire vraie*, I, 20, où le traité entre les Héliotes et les Sélénites est gravé *ἐν στήλῃ ηλεκτρίνῃ*, c'est-à-dire un alliage du métal du Soleil (or) et du métal de la Lune (argent).

<sup>33)</sup> Julien, *Convivium*, 307 D. La couche de Zeus est faite d'un métal plus éclatant que l'argent, mais plus blanc que l'or. Julien ne peut dire si c'est de l'électrum.

<sup>34)</sup> Théodore, *In Ezechielem*, I, 27 (P.G. 81, 836).

<sup>35)</sup> Pseudo-Denys, *De caelesti hierarchia*, XV, 7 (P.G. III, 336 B).

<sup>36)</sup> Hésychios, s.v. *ηλεκτρον* ἀλλότυπον χρυσίον. — s.v. *ηλεκτρος* μέταλλον χρυσίζον· φασὶ δὲ αὐτὸν ἀπὸ τοῦ ἐν τῇ Κελτικῇ χώρᾳ Ἡριδανοῦ τοῦτο κομίζεσθαι τῶν αἰγείων τὰ δάκρυα τῶν Ηλιάδων. Cfr. *Etymologicum magnum*, 425, 11 et 25. Zonaras, I, 986-987 Tittmann, connaît aussi les deux sens, ainsi qu'Eustathe, *Ad Dion.*, 288, p. 267 M.

<sup>37)</sup> Pline, IX, 139; XXXIII, I; XXXIII, 80; XXXIII, 81; XXXVI, 46; Silius Italicus, I, 229; Lampride, *Alexandre Sévère*, 25, 9; Serenus Sammonicus, *Liber medicinalis*, 1057; Marcellus, *De medicamentis*, VIII, 49; Cassiodore, *Variae*, IX 3; C. Gl. Lat. IV, 61, 39; IV, 510, 9; V, 359, 9.

<sup>38)</sup> Gaius, *Digeste*, XLI, 1, 7, 8; Paul, *Digeste*, XXXIV, 2, 32, 5; Ulpian, *Digeste*, XXX, 1, 4; *Institutes*, II, 1, 27.

<sup>39)</sup> Tertullien, *Adversus Praxean*, 27; *Adversus Hermogenem*, 25, 3; Saint Jérôme, *Epist.*, 64, 18, 9; Ennodius, *Opuscula*, VI (CSEL VI, 404, 21sq.); saint Avit, *Epist.*, 87 (M.G.H., A.A., VI, 2 p. 96, 1. 26); saint Grégoire le Grand, *Moralia*, 6, 28, 1, 5 (P.L., 76, 449B); *Homiliae in Ezechielem*, 1, 2 (P.L., 76, p. 801C). Cf. A. Hermann, art *Elektron* II dans *Reallexikon für Antike und Christentum*, [RLAC], IV (1959), p. 1061-1073.

très tardifs, le mot *electrum* en est venu à désigner une espèce de bronze, ou peut-être du laiton<sup>40)</sup>, ou encore un “alliage” d’or, d’argent et de pierres précieuses<sup>41)</sup>, dont Justinien fit l’autel de l’église Sainte-Sophie. Il existe malheureusement toute une série de textes grecs où le lecteur a le droit d’hésiter entre les deux sens d’ηλεκτρον. Ce sont notamment les plus anciens.

Dans l’*Odyssée*, IV, 73, Télémache décrit la décoration du manoir de Ménélas, mais dans l’énumération χρυσοῦ τὸ ηλεκτρον τε καὶ ἀργύρου ἡδὸν ἐλέφαντος, il est impossible de dire si c’est l’ambre ou l’or blanc qui voisine avec l’or, l’argent et l’ivoire. Les commentateurs anciens et modernes penchent pour le métal<sup>42)</sup>, mais rien, sauf la place du mot entre l’or et l’argent, n’oblige à l’admettre, puisque la décoration comprend aussi l’ivoire et que, d’autre part, les murs du mégaron d’Alkinoos étaient incrustés de pâte de verre<sup>43)</sup>. Certains commentateurs ont pensé qu’ηλεκτρον signifierait l’émail, mais l’hypothèse n’est pas fondée<sup>44)</sup>. La même ambiguïté empreint tous les textes posthomériques qui, suivant l’exemple homérique, font intervenir l’ηλεκτρον dans des constructions somptueuses<sup>45)</sup>.

<sup>40)</sup> Zonaras, I, 986–987 T: ηλεκτρον· χάλκωμα καθαρόν; Jean Pediasimos, *Schol. in Hes. Scut.*, 142, t. II, p. 625 Gaisford (*Poetae Graeci Minores*).

<sup>41)</sup> Photios, s.v. ηλεκτρον· ἀλλότυπον χρυσίον μεμιγμένον νέλω καὶ λιθίᾳ. — Souda, s.v. ηλεκτρον· ἀλλότυπον χρυσίον μεμιγμένον νέλω καὶ λιθίᾳ, οἷς ἐστὶ κατασκευῆς ἡ τῆς ἀγίας Σοφίας τράπεζα. — *Etymologicum Magnum*, p. 425, 25, s.v. ηλεκτρον· ἀλλότυπον χρυσίον μεμιγμένον νέλω καὶ λιθίᾳ. οὕτως Ρηγορική. — Zonaras, I, 986, 987 T. Ηλεκτρον· χάλκωμα καθαρὸν ἡ ἀλλότυπον χρυσίον μεμιγμένον νέλω καὶ λιθείᾳ, οἷς ἦν κατασκευῆς ἡ τῆς ἀγίας Σοφίας τράπεζα.

<sup>42)</sup> Pline, XXXIII, 80; XXXVI, 46; G. Perrot, *Histoire de l’art dans l’Antiquité*, t. VII, Paris, 1898, p. 102, n. 1; H. L. Lorimer, *Homer and the Monuments*, London, 1950, p. 429; R. J. Forbes, *Archaeologia Homerică K*, p. 19. En revanche, pour J. M. Riddle, *Amber*, p. 110, tous les passages homériques concernent l’ambre.

<sup>43)</sup> Cf. R. Halleux, *Lapis-lazuli, azurite ou pâte de verre? A propos de kuwano et kuwanowoko dans les tablettes mycéniennes*, dans *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici [SMEA]*, 9 (1969), p. 55.

<sup>44)</sup> Selon une scholie à Aristophane, *Nuées*, 768, ce serait le verre (ἰὸν ὕαλον). Cette explication est reprise par P. Giguet, *Sur l’électrum d’Homère*, dans *Revue Archéologique*, 16 (1859–1860), p. 235–241, et par M. Berthelot, *Origines de l’Alchimie*, Paris, 1885, p. 215–218. Mais le sens d’émail n’existe pour *electrum* qu’à partir de Théophile, *Diversarum artium schedula*, III, 53.

<sup>45)</sup> Pseudo-Homère, *Épigrammes*, XV, 10; Pseudo-Aristote, *Du monde*, 6, p. 398, A 15; Apulée, *Du monde*, 26; Claudio, *De raptu Proserpinae*, I, 245.

Dans la langue homérique, des ἥλεκτρα sont de petites pièces d’ἥλεκτρον employées en joaillerie. Ainsi, dans l'*Odyssée*, XVIII, 296, il est question d’un collier (*ὅρμον*)

*χρύσεον, ἥλεκτροισιν ἐερμένον, ἥλιον ὥς*

“en or, avec dans l’enfilade des pièces d’électrum, le tout pareil au soleil.”<sup>46)</sup>

La comparaison avec le soleil invite à préférer le sens de métal. Mais d’après l’archéologie, le principal usage de l’ambre était de fournir des grains de collier. A vrai dire, c’est tout le collier d’or qui est comparé au soleil. Les passages ultérieurs qui s’inscrivent dans la même tradition sont à interpréter pareillement<sup>47)</sup>.

Reste un passage du *Bouclier* pseudo-hésiodique qui énumère les matières employées dans le bouclier d’Héraclès<sup>48)</sup>:

*πᾶν μὲν γὰρ κύκλῳ τιτάνῳ λευκῷ τ’ ἐλέφαντι  
ἥλεκτρῳ θ’ ὑπολαμπὲς ἔην χρυσῷ τε φαεινῷ  
λαμπόμενον, κνάνου δὲ διὰ πτύχες ἥλιγλαντο.*

“En effet, sur l’ensemble de son cercle, la faible clarté de l’albâtre, de l’ivoire blanc et de l’électrum contrastait avec l’éclat de l’or resplendissant, tandis que des filets de verre s’insinuaient dans les intervalles.”

Les exégètes hésitent ici aussi sur le sens à donner à ἥλεκτρον. Cependant la nette différence de valeur entre le simple *λαμπόμενον* et le composé *ὑπολαμπές*, où *ὑπο-* est clairement atténuatif, ne laisse guère douter de la signification d’ἥλεκτρον: c’est l’ambre.

Dans la suite, de nombreux poètes font intervenir l’ἥλεκτρον dans des descriptions d’armement<sup>49)</sup>. On ne peut dire à quoi ils pensaient ni même s’ils pensaient à une matière bien précise. Toute-

<sup>46)</sup> A l’exemple cité dans le texte, il convient d’ajouter *Odyssée*, XV, 460: *χρύσεον ὅρμον ἔχων, μετὰ δ’ ἥλεκτροισιν ἐερτο.* Aussi *Hymne à Apollon*, 104: *χρύσεον, ἥλεκτροισιν ἐερμένον, ἐννεάπτηχνν.* — De la comparaison se dégage un élément formulaire ἥλεκτροισιν ἔερ-. — R. Higgins, *Early Greek Jewellery*, dans *Annual of the British School at Athens* [ABSA], 1969, p. 145, rapproche du passage homérique, sans trop insister, un collier phénicien d’or et d’ambre, trouvé en Attique en 1968.

<sup>47)</sup> Par exemple, Héliodore, *Ethiopiques*, III, 3, où il est question d’une chlamyde retenue par une agrafe portant une Athéna d’électrum.

<sup>48)</sup> Pseudo-Hésiode, *Bouclier*, 141–143.

<sup>49)</sup> La formule est parodiée par Pythéas de Phigalie, chez Athénée, XI, 465 D, *χρυσοῦ τε καὶ ἥλεκτροι φαεινοῦ*. — Emplois dans l’armement, chez Plutarque, *Timoléon*, 31; Virgile, *Enéide*, VIII, 402; VIII, 624. Cf. Servius, *Ad Aen.*, VIII, 402.

fois, si d'aventure ils font une allusion à la blancheur ou à l'éclat brillant, on se souviendra que l'or blanc était aussi utilisé pour les miroirs<sup>50).</sup>

On voit donc que, dans les textes les plus anciens, les deux sens sont possibles à première vue, mais que l'ambre réunit plus de présomptions que l'or blanc.

Or, si l'on considère que les Grecs d'Ionie ont connu surtout l'or blanc de Lydie quand il servait à fabriquer des instruments de compte, d'une valeur assurée, qui sont les ancêtres de la monnaie grecque, et si, d'autre part, on veut bien admettre l'hypothèse que les morceaux — spécialement les grains — d'ambre ont servi, au moins jusqu'à l'époque mycénienne, d'unité commode d'échange dans les relations commerciales depuis l'Europe septentrionale jusqu'en Grèce même, on se trouve devant une même utilisation des deux matières, qui pourrait expliquer leur commune dénomination : il s'agit, dans les deux cas, d'un moyen de compte. C'étaient, en effet, deux productions naturelles dont la valeur semblait sûre.

Ces deux moyens de compte ont sans doute été utilisés à des époques différentes, dans des régions différentes. En Grèce, l'ambre a été d'abord employé par les Mycéniens, ce qui n'exclut pas l'utilisation parallèle d'autres moyens d'échange, comme le bétail<sup>51)</sup>, les lingots de cuivre en forme de "peau de boeuf"<sup>52)</sup> et peut-être les anneaux métalliques d'un poids standard<sup>53)</sup>. L'or blanc a été employé ensuite par les Lydiens et les Grecs d'Asie à l'époque archaïque, mais l'usage d'un même mot pour les deux matières révèle sûrement qu'il n'y a pas eu de rupture dans la tradition linguistique et que les locuteurs sont restés conscients de la valeur du terme. Si les *dumps* mycéniens de Cnossos et de Salamine de Chypre et les sections de lingot de Mycènes ont bien eu le rôle

<sup>50)</sup> Callimaque, *Hymnes*, VI, 28; Virgile, *Géorgiques*, III, 522 (cf. Servius, *Ad Georg.*, III, 522); Silius Italicus, *Punica*, I, 29; Stace, *Thébaïde*, IV, 270; Claudio, I, 98; Prudence, *Psychomachie*, 338.

<sup>51)</sup> *Il.*, II, 449; VI, 236; XXI, 79; XXIII, 703, 885; *Od.* XXII, 57.

<sup>52)</sup> Cf. N. Parise, *I pani di rame del II millennio A.C.*, dans *Atti e memorie del 1° Congresso internazionale di micenologia*, I, Rome, 1968 (1967), p. 117–133.

<sup>53)</sup> C. Tsountas et I. Manatt, *The Mycenaean Age*, Londres, 1897, réimpr., Chicago, 1969, p. 392–393; A.J. Evans, *The Palace of Minos at Knossos*, IV, 2, London, 1935, p. 665; R. Higgins, *The Aegina Treasure reconsidered* dans *Bulletin of the Institute of Classical Studies of the University of London*, [BICS], 4 (1957), p. 34.

prémonétaire que leur attribue Arthur Evans<sup>54)</sup>), il faudrait faire remonter à la fin de la période mycénienne le glissement de l'appellation de l'ambre à l'or blanc.

La signification “moyen de compte” que nous attribuons ainsi au nom d'instrument *ηλεκτρον* trouve aisément sa justification étymologique dans le rapprochement du verbe *ἀλέγω* et des mots qui lui sont apparentés.

Les verbes *ἀλέγω* et *ἀλεγίζω* “tenir compte de”<sup>55)</sup> sont attestés plusieurs fois déjà dans la langue homérique. Le plus souvent, on trouve la formule négative *οὐκ ἀλέγω*, *οὐκ ἀλεγίζω* “ne pas tenir compte de, ne pas se soucier de”. Le complément est généralement au génitif<sup>56)</sup> ou à la forme équivalente en *-θεν*<sup>57)</sup>, rarement à l'accusatif<sup>58)</sup>. Parfois le complément n'est pas exprimé<sup>59)</sup>. La construction avec le génitif ou la forme équivalente en *-θεν* montre que le verbe a été assimilé à d'autres verbes signifiant “se soucier” (*μέδομαι*, *κήδομαι*, *μετατρέπομαι* etc.). Mais c'est l'aboutissement banal d'un emploi originellement plus imagé où *ἀλέγω* signifiait exactement “compter, inventorier, dénombrer”. Ce dernier sens paraît conservé dans *Od.*, VI, 266–269, où le verbe n'est pas accompagné d'une négation et régit l'accusatif. Il s'agit de la description d'une partie de la ville des Phéaciens :

ἔνθα δέ τέ σφ' ἀγορῇ, καλὸν Ποσιδήιον ἀμφίς,  
ὅντοῖσιν λάεσσι πατωρυχέεσσ' ἀραρυῖα·  
ἔνθα δὲ νηῶν ὅπλα μελαινάων ἀλέγοντι,  
πείσματα καὶ σπείρας, καὶ ἀποξύνουσιν ἐρετμά.

“Là c'est l'agora, autour du beau Posidion, avec son sol de pierrailles bien enfouies; puis c'est là qu'on récole les agrès des noirs bateaux, voiles et cordages, et qu'on racle les avirons.”

<sup>54)</sup> Evans, *Palace of Minos*, IV, 2, p. 664–665 avec fig. 652–653 (reprend les principales conclusions de son article *Minoan weights and mediums of currency from Crete, Mycenae and Cyprus*, dans *Corolla numismatica in honour of B. V. Head*, éd. G. F. Hill, Oxford, 1906, p. 336–367).

<sup>55)</sup> C'est le sens fondamental donné par P. Chantraine, *Dict. étym. de la langue grecque*, I, Paris, 1968, s.v. *ἀλέγω*.

<sup>56)</sup> *Il.*, I, 160; VIII, 483; XI, 80; XII, 238; *Od.*, IX, 115; IX, 275; XX, 214.

<sup>57)</sup> *Il.*, I, 180 = VIII, 477.

<sup>58)</sup> *Il.*, XVI, 388; XIX, 154.

<sup>59)</sup> *Il.*, XI, 389; XV, 106; *Od.*, XVI, 307; XVII, 390. Il faut ajouter ici le nom propre parlant *Οὐκαλέγων* que porte ironiquement un “sage Troyen” dans *Il.*, III, 148.

Il est évident qu' ἀλέγω est un composé de λέγω qui, seul ou avec d'autres préverbes, présente à peu près la même signification dès la langue homérique. C'est particulièrement clair dans ce passage de l'*Odyssée* (IV, 450 ss.), où Ulysse et trois compagnons, déguisés en phoques, attendent l'arrivée de Protée:

ἔνδιος δ' ὁ γέρων ἥλιθ' ἔξ ἀλός, εὐρε δὲ φώκας  
ζατρεφέας, πάσας δ' ἄρ' ἐπώχετο, λέκτο δ' ἀριθμόν,  
ἐν δ' ἡμέας πρώτους λέγε κήτεσιν, οὐδέ τι θυμῷ  
ώισθη δόλον εἶναι, ἐπειτα δὲ λέκτο καὶ αὐτός.

"A midi, le vieillard émergea des ondes, chercha les phoques replets, les passa tous en revue, fit soigneusement son compte et nous compta les premiers dans cette faune marine, sans soupçonner du tout qu'il y avait une ruse. Puis il acheva le compte par lui-même."

Il n'est pas nécessaire d'insister sur cette valeur de λέγω. Elle a été bien mise en lumière notamment dans la thèse de H. Fournier, *Les verbes "dire" en grec ancien*<sup>60)</sup>. La notion fondamentale est "prendre un par un". De là découlent divers sens plus spécifiques: "cueillir, glaner, choisir, dénombrer, énumérer, compter et conter."<sup>61)</sup>

L'origine du préverbe ἀ- de ἀλέγω n'est pas claire. L'hypothèse qui y voit le préverbe ἐν au vocalisme zéro, est peu défendable, car tous les autres exemples de pareil ἀ- ne sont pas plus probants<sup>62)</sup>. Il est sans doute préférable d'y reconnaître simplement le préfixe dit "copulatif", dont la forme première était ἀ- (i.-e. \*sŋ-), mais qui s'est très tôt largement répandu sous la forme ἀ-, sans doute à partir de mots où était intervenue une dissimulation d'aspirées et à la faveur de la psilose dans certains dialectes<sup>63)</sup>.

<sup>60)</sup> Paris, 1946, p. 53 ss.

<sup>61)</sup> L'évolution qui de λέγω "énumérer" a abouti à λέγω "dire", a de nombreux parallèles dans diverses langues. C'est particulièrement le cas du latin *computare* devenu d'une part *conter* par évolution régulière, d'autre part *compter* par suite d'une réaction étymologique consacrée au XVe siècle. On connaît aussi, en allemand, l'exemple de *zählen* "compter" et *erzählen* "conter".

<sup>62)</sup> Etymologie défendue en dernier lieu par H. Seiler dans *Word* 11 (1955), p. 288, et surtout dans *Zeitschrift für Vergleichende Sprachforschung* [ZfV] 75 (1957), p. 8–10. Voir notamment les prudentes réserves de P. Chantraine *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, I, Paris, 1968, s.v. ἀ- (p. 2) et ἀλέγω (p. 56).

<sup>63)</sup> Cf. P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, I, s.v. ἀ- (p. 2).

À ἄλέγω se rattachent plusieurs adjectifs composés anciens en -ηλεγής :

- 1) δυσηλεγής est une épithète de la guerre dans *Il.*, XX, 154 [δυσηλεγέος πολέμοιο] et de la mort dans *Od.*, XXII, 325 [θάνατόν γε δυσηλεγέα].
- 2) ἀνηλεγής est une épithète de la guerre chez Quintus de Smyrne, 2, 75; ἀνηλεγές est rendu par ἀφρόντιστον chez Hésychios.
- 3) τανηλεγής est une épithète homérique de la mort (*Il.*, VIII, 70 et al.). La forme du premier terme n'est pas sûrement expliquée<sup>64)</sup>.
- 4) ἀπηλεγής n'est pas attesté avant Nicandre et Oppien, mais l'adverbe ἀπηλεγέως “sans ménagement” est déjà homérique (*Il.*, IX, 309; *Od.*, I, 373).
- 5) νηλεγής “impitoyable” et “insouciant”, dont la formation paraît ancienne (cf. hom. νήνεμος), n'est attesté que par Hésychios (νηλεγές, νηλεγής et adv. νηλεγέως).

Tous ces adjectifs composés ont un premier élément plus ou moins négatif et signifient “qui ne tient pas ou ne tient guère de compte”, c'est-à-dire “insensible, impitoyable, cruel” ou “insouciant, désinvolte, léger”.

Il est vraisemblable que l'existence, depuis Homère, d'un doublet poétique ἀλεγεινός de ἀλγεινός “douloureux, pénible” a entraîné une certaine contamination entre la famille de ἄλγος et celle de ἄλέγω. C'est peut-être sur le modèle de ἀλεγύνω qu'a été créé ἀλγύνω. De là vient probablement la tradition qui explique δυσηλεγής par “qui cause une douleur profonde”. Mais, comme l'a justement remarqué P. Chantraine<sup>65)</sup>, le phénomène est secondaire. L'allongement de ἄ- en -ā- (puis -η-) dans ces composés est conforme à un procédé morphologique bien connu, que le grec a hérité de l'indo-européen : c'est celui qui explique ὑψηρεφής à côté de ἐρέφω, ἐπήρατος à côté de ἐρατός, ὑπηρετής à côté de ἐρετής, εὐήνεμος à côté de ἄνεμος.

Cette vieille règle ne vaut évidemment pas pour les allongements de voyelles qu'on trouve dans de nombreux mots non composés

<sup>64)</sup> Cf. M. Leumann, *Homerische Wörter*, Bâle, 1950, p. 45, dont l'explication est qualifiée de „unsichere Möglichkeit“ par H. Frisk, *Gr. etym. Wörterbuch*, s.v.

<sup>65)</sup> *Dict.*, s.v. ἄλγος et ἄλέγω. — On ne peut donc admettre l'hypothèse proposée par O. Szemerényi, *Syncope in Greek and Indo-European*, Naples, 1964, p. 148ss.

de la langue homérique et plus généralement du grec archaïque. Dans *νεώτερος*, *σοφώτατος*, *μείλανι*, *οὐρα*, *ηγάθεος*, *ἄθανατος*, *ἀπονέεσθαι*, il s'agit d'un *allongement rythmique* non hérité de l'indo-européen, mais remontant néanmoins à un stade très ancien du développement du grec où la succession de trois syllabes brèves était évitée. Or, c'est évidemment nécessaire aussi dans les vers dactyliques des épopées, de sorte que, même quand pareil allongement apparaît dans des mots qui ne sont pas épiques, on ne peut jamais exclure tout à fait l'hypothèse que l'allongement rythmique ne rejoint pas lointainement la vieille nécessité métrique. D'autre part, il est aussi souvent possible qu'on ait affaire à une extension de l'allongement à partir d'un ou de plusieurs composés dont la parenté restait nettement sentie<sup>66)</sup>. Ainsi, on ne peut affirmer quelle est l'origine de l'allongement dans les mots homériques suivants<sup>67)</sup>: *ἡνεμόεις* (à côté de *ἄνεμος* et de *εὐήνεμος*), *ἡνορέη* (à côté de *ἄνήρ*, *ἄνερε* (duel) et de *ἀγήρωρ*) et *ἀφελέω* (à côté de *ὅφελος* et de *ἄνωφελής*). Il semble que l'influence des composés ait été prédominante. C'est presque certain dans le cas d'*ἡνορέη* à cause du vocalisme radical *-o-*.

Ceci, croyons-nous, suffit à nous justifier de rattacher à la famille de *ἀλέγω* et des composés en *-ηλεγής* le nom de l'ambre et de l'or blanc, *ἡλεκτρον*. Si le même nom a été donné à deux matières, c'est parce que leur usage le plus remarquable était celui d'"instrument de compte", d'une valeur conventionnelle, commode pour constituer, par addition, la contre-valeur d'un objet acquis.

La même étymologie doit être étendue à *ἡλέκτωρ*, qui — on l'a vu plus haut — désigne le soleil dans deux comparaisons homériques. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le rôle de "compteur" du temps que remplit le soleil. Peut-être faut-il souligner l'emploi du suffixe *-τωρ*, qui — comme l'a bien montré É. Benveniste<sup>68)</sup> — indique l'*auteur d'un acte*, par opposition au suffixe *-τήρ*, qui désigne l'*agent d'une fonction*. L'auteur de l'*Iliade* constate qu'effectivement le soleil fait, jour par jour, le compte du temps, mais il n'a pas la vue finaliste de l'auteur de la *Genèse* (I, 14), qui prête au Créateur cette pensée: "Qu'il y ait des lumineux dans l'étendue des cieux

<sup>66)</sup> Sur cette question complexe, on se reportera sans peine à P. Chantraine, *Grammaire homérique*, I, Paris, 1942, p. 97 ss.

<sup>67)</sup> M.S. Ruipérez, dans l'article déjà cité des *Mélanges Chantraine*, p. 239–240, rencontre naturellement la même difficulté pour rattacher *ἡλεκτρον* à *ἀλέξω*. Il admet aussi un allongement vocalique.

<sup>68)</sup> *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, 1948, p. 45 ss.

pour séparer le jour de la nuit: ils serviront de signes pour marquer les saisons, les jours et les années.”

Il n'est pas impossible qu'on doive expliquer par rapport à ce nom du soleil, l'épithète ἥλεκτρος donnée à la lune dans un hymne orphique<sup>69)</sup>). La lune joue aussi un grand rôle dans le calcul du temps. Mais on ne peut exclure que la pâle clarté lunaire ait pu être comparée à l'ambre, comme elle le fut avec le soma dans l'Inde antique<sup>70)</sup>.

En revanche, il faut sans doute souligner davantage le fait que la même étymologie éclaire le sens du nom propre Ἡλέκτρα. Electre est d'abord le nom de l'une des sept Pléiades<sup>71)</sup>, c'est-à-dire d'une constellation relativement petite, mais importante aux yeux des anciens Grecs comme régulatrice du travail des hommes, ainsi que nous l'enseigne Hésiode dans les *Travaux et les Jours*<sup>72)</sup>: avec son lever commençait la saison des moissons et aussi celle de la navigation en mer, tandis qu'à son coucher, il était temps de semer et de remiser les bateaux. Dans l'*Odyssée*, Ulysse l'observe quand il navigue vers l'extrême Occident<sup>73)</sup> et, dans l'*Iliade*, elle figure, avec le soleil et la lune, dans le décor du bouclier d'Achille<sup>74)</sup>. Ainsi donc Electre, sans doute la principale des Pléiades, servait, comme le soleil et la lune, à mesurer et à ordonner le cours du temps. C'est peut-être pour cela que certaines traditions font d'elle la mère d'Harmonie, l'épouse mythique de Cadmos<sup>75)</sup>. Mais on connaît mieux une autre Electre, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Mentionnée d'abord dans l'*Orestie* de Stésichore, elle est, dans plusieurs tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, un personnage dont le fond du caractère reste bien marqué: c'est l'inflexible justicière, qui recourt à son frère Oreste pour sauvegarder l'ordre

<sup>69)</sup> Hymne 9, 6 Abel.

<sup>70)</sup> L'adjectif ἥλεκτρος est, d'un autre côté, attesté dans le nom des ἥλεκτριδες νῆσοι “îles de l'ambre” (Pseudo-Aristote, *Mir.*, 81, p.836 A 24; Apollonios de Rhodes, IV, 505 et 580; Pline, IV, 103; XXXVII, 32–33). D'autre part, l'ambre est associé à la lune; selon Denys le Périégète, 317 ss., et Eustathe, *ad loc.*, l'ambre de Panticapée croît avec les phases de la lune.

<sup>71)</sup> Apollodore, III, 10, 1; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités*, I, 61; Diodore, III, 60, 4.

<sup>72)</sup> *Travaux*, 383, 572, 615, 619.

<sup>73)</sup> *Od.*, V, 272.

<sup>74)</sup> *Il.*, XVIII, 486.

<sup>75)</sup> Éphore, 70F120J = Scholie à Euripide, *Phéniciennes*, 7. Cf. A. Furtwängler, art. *Elektra* 2, dans W. Roscher, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie* I, Leipzig, 1884–1890, col. 1234–1235.

naturel et moral. Quand on sait qu'*Hλέκτρα* signifiait “régulatrice” il est permis de croire que l'héroïne tragique n'a pas reçu ce nom au hasard. Le sens a dû d'ailleurs en rester perceptible assez tard chez les anciens Grecs si l'on en juge par un passage des *Cavaliers* (531–532) d'Aristophane où *ἡλέκτρα* survit au sens de “cheville” ou “clé” servant à régler chacune des cordes d'un instrument de musique de manière à les accorder:

*Nννὶ δ’ ὑμεῖς αὐτὸν ὁρῶντες παραληροῦντ’ οὐκ ἐλεεῖτε  
ἐκπιπτονσῶν τῶν ἡλεκτρῶν καὶ τοῦ τόνου οὐκέτ’ ἐνόντος  
τῶν θ’ ἀρμονιῶν διαχασκονσῶν.*

“Aujourd’hui, vous-mêmes, le voyant radoter, vous n’avez de lui aucune pitié, alors que les chevilles de sa lyre délogent, que les cordes se détendent, que les accords se disloquent.”

Le texte traditionnel repris par tous les éditeurs présente la forme *ἡλέκτρων*. Celle-ci suppose l'existence d'un nom féminin *ἡ ἡλεκτρος* équivalent de *ὁ ἡλεκτρος* “ambre”. Mais ce nom féminin ne semble pas autrement attesté et rien ne permet de croire que les chevilles des instruments de musique à cordes aient jamais été faites en une matière aussi fragile que l'ambre. Nous pensons que ces chevilles étaient plus vraisemblablement en bois, comme celles qui servaient en ébénisterie à assembler les parties des meubles, et qu'elles s'appelaient *ἡλέκτραι*. C'est ce qu'implique la combinaison d'une glose du *Lexicon* de Photios<sup>76)</sup> *ἡλέκτραι· τὰ ἐν τοῖς κλινόποσι σφιγγῶν ὅμματα* et d'une scholie au passage cité des *Cavaliers* d'Aristophane<sup>77)</sup>, *ἡλεκτροι τὰ ξυλάρια ἐν οἷς τοὺς τῶν κλινῶν ἀσφαλίζοντι πόδας, δταν ἐξ ἀκινήσεως ἀσθενήσωσι τῷ χρόνῳ*. C'est pourquoi nous écrivons *ἡλεκτρῶν* et croyons pouvoir considérer le passage d'Aristophane comme une attestation d'*ἡλέκτρα* au sens de “cheville”, c'est-à-dire d’“instrument régulateur”. Ainsi nous avons réuni *ἡλέκτρων*, *ἡλεκτρον* (et *ἡλεκτρος*), *ἡλεκτρίς* et *ἡλέκτρα* en un ensemble cohérent rattaché à la famille de *ἀλέγω* “compter, énumérer”. Dans cette démonstration, il reste sans doute un point faible: c'est l'hypothèse que l'ambre aurait été, à l'époque mycénienne, un moyen de compte, c'est-à-dire une sorte de monnaie avant la lettre. Mais est-ce encore une hypothèse?

<sup>76)</sup> Ed. Naber.

<sup>77)</sup> *Scholia in Aristophanem*, éd. W.J. Koster, I, 2, Groningen-Amsterdam, 1969, p. 133.